MASTER
NEGATIVE
NO. 93-81166-2

AUTHOR:

LAGARRIGUE, JORGE

TITLE:

INAUGURATION DE LA SALLE DE ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1892

Master Negative #

93-81166-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

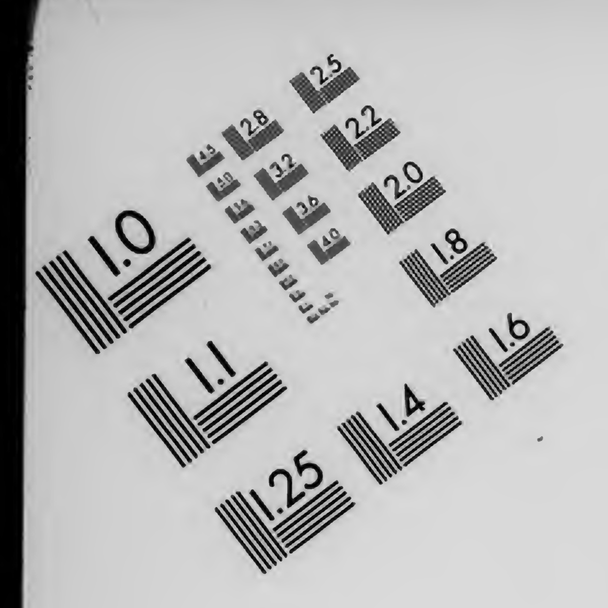
Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

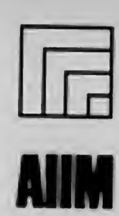
146
L132 Lagarrigue, Jorgé, 1854-1894.
Inauguration de la Salle de conférences de l'apostolat positiviste de Paris ... le dimanche 16 octobre 1892; exposition publique et gratuite de l'ensemble de la religion de l'humanité d'après le catéchisme positiviste d'Auguste Comte et ses dernières conceptions fondamentales ...
Paris 1892 38 + [1] p (Religion de l'humanité) 173631

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 REDUCTION RATIO: 9x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 3-10-93 INITIALS Susan
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



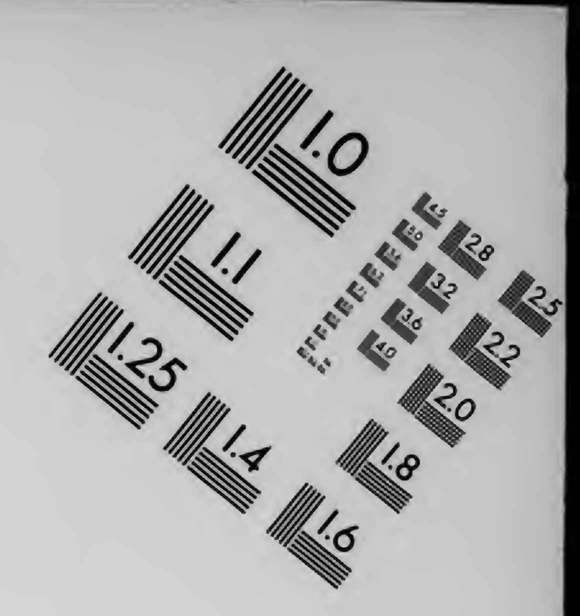


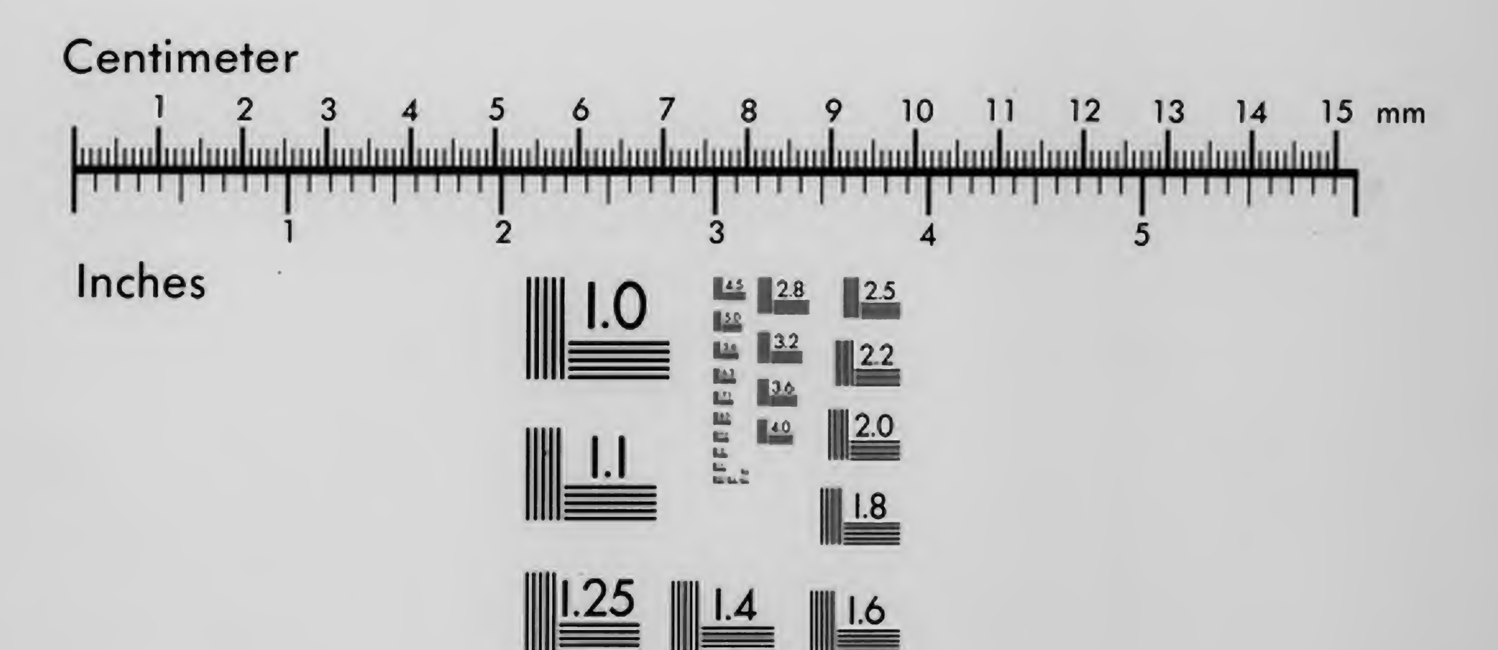
AIIM

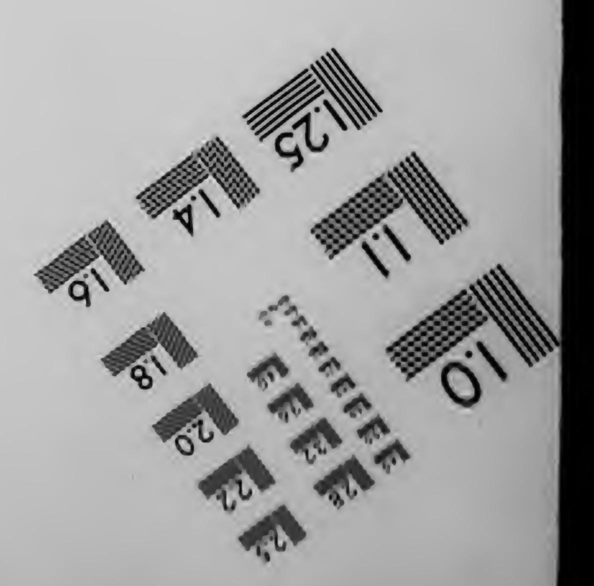
Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

RELIGION DE L'HUMANITÉ

L'Amour pour principe et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.

Vivre pour autrui *Vivre au grand jour*

INAUGURATION

DE LA

SALLE DE CONFÉRENCES

DE

L'APOSTOLAT POSITIVISTE DE PARIS

13, RUE DE POISSY, 13

Le dimanche 16 octobre 1892

EXPOSITION PUBLIQUE ET GRATUITE DE L'ENSEMBLE DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ, D'APRÈS LE CATÉCHISME POSITIVISTE D'AUGUSTE COMTE ET SES DERNIÈRES CONCEPTIONS FONDAMENTALES

PAR

JORGE LAGARRIGUE

Distribution gratuite

PARIS
AU SIÈGE DE L'APOSTOLAT POSITIVISTE
13, RUE DE POISSY, 13
1892
104e Année de la Grande Crise

RELIGION DE L'HUMANITÉ

L'Amour pour principe et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.

Vivre pour autrui — *Vivre au grand jour*

INAUGURATION

DE LA

SALLE DE CONFÉRENCES

DE

L'APOSTOLAT POSITIVISTE DE PARIS

13, RUE DE POISSY, 13

Le dimanche 16 octobre 1892

EXPOSITION PUBLIQUE ET GRATUITE DE L'ENSEMBLE DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ, D'APRÈS LE CATÉCHISME POSITIVISTE D'AUGUSTE COMTE ET SES DERNIÈRES CONCEPTIONS FONDAMENTALES

PAR

JORGE LAGARRIGUE

Distribution gratuite

PARIS

AU SIÈGE DE L'APOSTOLAT POSITIVISTE

13, RUE DE POISSY, 13

1892

104e Année de la Grande Crise

APOSTOLAT POSITIVISTE DE PARIS

EXPOSITION PUBLIQUE ET GRATUITE

de l'ensemble de la Religion de l'Humanité

« Nécessairement surgi chez le peuple chargé d'élaborer la solution universelle, le positivisme vient consolider son initiative, en lui permettant de remplir dignement la mission que l'ensemble du passé lui confère pour inaugurer l'avenir. C'est en systématisant sur de meilleures bases l'occidentalité spontanée du moyen âge que la nationalité française, avant de se décomposer librement, convertira son centre politique en métropole religieuse de l'humanité régénérée. La seule capitale dont la plupart des habitants soient nés ailleurs méritera la présidence universelle en dirigeant la transition finale avec la générosité de sentiments et la générosité de pensées qu'exige une telle destination. Dégagée de l'anarchie parlementaire, elle saura graduellement transformer sa prépondérance temporelle en suprématie spirituelle, à mesure que s'y développera l'ascendant décisif de la religion positive. » (*Système de Politique Positive*, t. IV, p. 373.)

« Envers les sept pas décisifs (de la transition organique), le peuple central se trouve investi, d'après l'ensemble du passé, d'une initiative destinée à dispenser ses quatre voisins de reproduire l'élaboration transitoire, dont ils doivent seulement s'approprier les résultats. » (*Id.*, p. 480.)

« Paris c'est la France, c'est l'Occident, c'est l'Europe, c'est la Terre. »

AUGUSTE COMTE.

La profonde anarchie mentale, morale et matérielle qui tourmente depuis six siècles les sociétés occidentales est devenue tellement visible aujourd'hui qu'aucun esprit observateur ne saurait la nier. Tout le monde se sent vivre au milieu d'un régime en décomposition, sans principe, sans foi, sans moralité, et dans lequel l'égoïsme individuel a pris ouvertement un empire souverain. On y est surtout frappé du spectacle révoltant d'une minorité bourgeoise nageant dans l'opulence à côté d'un immense prolétariat qui, courbé sous le poids d'un travail accablant, se voit privé de tous les bienfaits intellectuels et moraux du progrès humain, dépourvu le plus souvent de foyer domestique, et exposé quelquefois à périr par défaut de travail et de pain.

Mais si la maladie sociale dont souffre notre époque est bien facile à apercevoir et à décrire, il n'en est pas ainsi du seul remède qui lui convient. Il a fallu tout le génie d'Auguste Comte, s'appuyant sur l'héritage mental et moral du passé, pour découvrir d'abord la source du mal, et pour en trouver ensuite le véritable remède.

Grâce à lui, nous connaissons déjà l'inanité des projets et des doctrines, si en vogue aujourd'hui, qui prétendent améliorer et régénérer notre état social par de simples combinaisons matérielles, par des mesures politiques, par des lois, en un mot par la force. Méconnaissant la nature du mal et toute loi sociologique, ces mesures ne tendent qu'à fortifier le déplorable régime dans lequel nous vivons, et à

détourner les esprits de la vraie solution du problème social.

Celle-ci cependant nous est nettement indiquée, si nous remontons jusqu'à la source même de la grande crise que nous traversons en ce moment. Elle réside, suivant les lumineuses démonstrations d'Auguste Comte, dans l'affaiblissement croissant de la foi catholique à partir du quatorzième siècle. Dès lors, tous les éléments du monde nouveau qui surgissait à travers les décombres du régime du moyen âge, artistes, savants, chefs industriels, prolétaires, se sont trouvés dépourvus de tout principe, de toute doctrine morale indiquant nettement leurs devoirs, et livrés, par conséquent, de plus en plus aux impulsions de l'égoïsme individuel. De là l'immense corruption, le funeste dérèglement dans les mœurs que nous observons de nos jours et qui offre plus d'un point de ressemblance avec celui de la décadence romaine, lorsque le catholicisme n'avait pas encore régénéré le vaste empire.

L'absence de doctrine, de devoirs reconnus par tous, étant la source première de la maladie sociale actuelle, il s'ensuit que notre société a besoin avant tout d'une nouvelle croyance, d'une nouvelle foi qui vienne rétablir l'harmonie, l'équilibre, la santé qu'elle a perdues, en faisant concourir toutes les forces humaines au bonheur commun. Tant que nous n'appliquerons pas ce remède nous nous débattrons, impuissants, au milieu de l'anarchie que nous déplorons et qui menace déjà de dissoudre entièrement tous les liens humains. Il n'y a jamais eu et il

n'y aura jamais d'ordre social stable et heureux que sous la prépondérance d'une foi commune.

Mais entrons plus avant dans l'examen du seul remède qui convienne à notre malheureuse situation, et indiquons en quelques mots les deux caractères principaux indispensables à la doctrine capable de terminer la terrible crise qui agite de nos jours la société jusque dans ses derniers fondements.

Bien que limitée d'abord au domaine de l'intelligence, l'anarchie moderne n'a pas tardé à étendre ses funestes ravages sur les deux autres parties fondamentales de la nature humaine, le sentiment et l'activité. Il ne pouvait pas en être autrement, vu l'étroite solidarité qui lie entre eux ces trois éléments de notre âme. Aussitôt que la croyance chancelle, l'affection qui s'y rattache s'affaiblit, et la conduite qui dépend de toutes deux s'en ressent fatalement.

Puisque la maladie a ainsi atteint la vie mentale, la vie affective et la vie active, dans l'individu et dans la société, il faut que le remède les embrasse aussi sous peine d'inefficacité. L'une d'entre elles lui échappant, elle ne tardera pas à jeter le trouble dans les deux autres. Tout se tient dans l'organisme social, comme dans l'organisme individuel. Voilà pourquoi le problème humain est nécessairement indivisible, et ne comporte pas de solution partielle, mais une solution totale.

Il faut donc que la foi nouvelle possède un caractère de pleine universalité, qu'elle comprenne dans sa synthèse la totalité de l'existence humaine, qu'elle soit en un mot, une véritable *Religion*, *réglant* par

son culte tous nos sentiments, par son dogme toutes nos pensées, et par son régime toutes nos actions. C'est à cette seule condition que nous pourrons obtenir une entière harmonie dans l'individu et dans la société, car le nom même de *Religion* suivant l'admirable définition d'Auguste Comte, n'indique autre chose que *l'état de complète unité qui distingue notre existence, à la fois personnelle et sociale, quand toutes ses parties, tant morales que physiques, convergent habituellement vers une destination commune.*

Cette condition de pleine universalité, que la nature même du problème social impose à la doctrine destinée à le résoudre, réduit à néant les prétentions de ces réformateurs incompétents, si nombreux aujourd'hui, qui veulent réorganiser notre existence matérielle, notre vie industrielle, sans avoir préalablement systématisé notre existence mentale et morale. Ils aspirent à ramener l'ordre et l'harmonie dans la vie pratique sans tarir la source permanente de ses perturbations, le manque de convictions et de sentiments sociaux. En s'efforçant de guérir le mal, ils négligent le seul remède efficace, l'action puissante d'une doctrine sociale représentée par de dignes organes, cette irrésistible force spirituelle qui, ralliant la force du nombre ou du prolétariat, peut seule régler et moraliser la force matérielle de la richesse nécessairement concentrée chez les directeurs de l'industrie.

Un second caractère non moins indispensable à la foi régénératrice, c'est d'être essentiellement positive,

démontrable. Cela lui est imposé d'abord par la loi naturelle du développement de l'intelligence humaine, qui, une fois arrivée, comme elle l'est aujourd'hui, à son état définitif, ne peut plus admettre dans ses conceptions aucune idée théologique ou métaphysique. D'autre part la réorganisation sociale ne saurait être effectuée que sous l'ascendant de notions positives et précises sur l'organisme social, indiquant les devoirs réciproques de tous ses membres. Ces conceptions sociologiques et morales, pour devenir positives, ont besoin de s'appuyer sur nos connaissances scientifiques des lois de la matérialité et de la vitalité, phénomènes inférieurs sur lesquels repose la sociabilité. Voilà pourquoi la régénération humaine exige de nos jours une synthèse positive, démontrable, comprenant dans ses explications le monde, la vie et la société.

Substituer une foi démontrable à la foi théologique et incorporer le prolétariat à la société moderne, tels sont les deux problèmes connexes que nous légua le moyen âge.

Le premier a été définitivement résolu par le génie d'Auguste Comte, assisté d'une incomparable inspiration féminine. Complétant et coordonnant tout le savoir positif, il fonda la foi démontrable, la synthèse totale qui embrasse dans une inaltérable harmonie les trois aspects de la nature humaine : le sentiment, l'intelligence et l'activité. Cette doctrine finale, c'est le Positivisme, c'est la Religion de l'Humanité. Autour du véritable Grand-Être qu'elle nous révèle « se rallieront spontanément nos affections pour

l'aimer, nos pensées pour le connaître et nos actions pour le servir ». Tous ses enfants se réuniront peu à peu autour de lui dans une même communauté d'amour, de foi et d'activité, réalisant ainsi l'unité finale du genre humain.

Nous sommes donc possesseurs du remède infaillible de notre grande maladie sociale, du puissant levier de la régénération définitive de notre espèce. Mais il ne suffit pas qu'il existe. Nous devons maintenant l'appliquer, résoudre avec lui toutes les difficultés du présent pour préparer l'avenir. Il faut, en d'autres termes, que la Religion de l'Humanité conquière un irrésistible ascendant moral et politique afin de réaliser graduellement l'incorporation sociale du prolétariat, second problème légué par nos ancêtres. Pour cela, elle a besoin d'interprètes fidèles, de prêtres et d'apôtres dévoués qui l'enseignent, la propagent et la fassent courageusement intervenir au cours des événements sociaux et politiques. C'est ce qu'elle n'a pas pu obtenir encore à Paris, où elle est née, il y a plus de quarante ans, et qui est la ville sacrée à laquelle l'ensemble du passé a conféré l'initiative de la régénération humaine.

Ce retard exceptionnel de notre doctrine dans le centre occidental s'explique aisément, car pour enfanter la Religion de l'Humanité, Paris devait nécessairement devenir le principal foyer de la crise révolutionnaire, ce qui l'a exposée aux ravages de près de deux siècles de scepticisme et d'irreligion. Les esprits sont donc ici, en général, plus opposés que partout ailleurs aux nouveaux principes d'ordre,

de subordination, de foi religieuse, seuls capables de réorganiser la société.

En outre, les nouveaux devoirs que notre Religion vient imposer, prédisposent contre elle l'ensemble d'une bourgeoisie dégénérée et puissante, habilement organisée. Au moyen de ses privilèges, de ses académies et universités, elle exerce un véritable despotisme intellectuel, et un pouvoir absolu sur l'éducation, pouvoir redoutable et funeste qui tue dans la jeunesse française les germes de la régénération religieuse.

A ces obstacles déjà trop puissants est venue s'ajouter la trahison de deux disciples directs d'Auguste Comte, longtemps considérés comme les vrais représentants du Positivisme en France, Émile Littré et Pierre Laffitte.

Nous avons parlé ailleurs de ces deux prétendus successeurs de notre Maître, qui n'ont fait que dénaturer le caractère social et religieux de notre doctrine. Nous n'y reviendrons pas[1].

Si, comme nous venons de le dire, l'Apostolat positiviste n'a pas encore surgi à Paris, il existe heureusement depuis longtemps dans d'autres pays

1. Voir à ce sujet nos dernières brochures : *Pour notre Maître et notre Foi*, de M. Lemos, et *le Faux et le Vrai Positivisme*, du signataire de cette circulaire, ainsi que les écrits cités. Pour éclaircir encore cette question, je reproduis ici en appendice une intéressante lettre adressée par M. Léon Kun à l'un de ses anciens confrères, dans laquelle il apprécie, à son point de vue et avec pleine connaissance du sujet, l'infidélité, l'insuffisance et la dégénération morale de M. Laffitte et de son groupe.

de l'Occident, en Angleterre, au Chili et au Brésil. Et, dans ce dernier pays surtout, il a obtenu des succès décisifs qui montrent déjà l'efficacité sociale et politique de notre foi.

Mais tous les positivistes occidentaux, suivant les enseignements de notre Maître, reconnaissent l'extrême importance de l'ascendant de notre doctrine dans la capitale de la France. D'après l'ensemble de son passé, Paris exerce un véritable empire spirituel sur l'Occident tout entier. C'est pour cela que nous disions, il y a cinq ans : « Le besoin capital de notre époque, la condition essentielle de la régénération humaine, c'est la transformation de Paris en métropole religieuse de l'Occident, en y faisant prévaloir la Religion universelle. Ce triomphe du positivisme dans le centre occidental est l'œuvre commune qui doit rallier aujourd'hui tous les positivistes, quelle que soit leur nationalité. Les progrès futurs de notre doctrine, dans le reste de l'Occident, dépendent étroitement de sa prépondérance dans la ville sacrée à laquelle appartient, depuis le moyen âge, toute initiative dans la marche des destinées humaines. Y faire surgir un véritable noyau apostolique, énergiquement décidé à propager et appliquer notre sublime doctrine dans toute son intégrité, voilà le grand but où doivent tendre aujourd'hui tous les efforts positivistes. »

Obéissant à ces convictions, mes confrères occidentaux, surtout brésiliens et anglais, ont constamment concouru à me soutenir dans la propagande écrite que je fais à Paris depuis six ans pour

rappeler cette grande ville à sa noble et glorieuse mission régénératrice.

Aujourd'hui, je suis heureux d'annoncer que, grâce au concours matériel que viennent de m'offrir M. Richard Congrève, chef des positivistes anglais et M. Miguel Lemos, chef de l'église brésilienne, l'Apostolat Positiviste de Paris possède déjà une salle permanente, destinée à la propagande orale de la Religion de l'Humanité. Il est presque superflu d'insister sur la haute importance de l'acquisition d'une salle publique de conférences, pour les progrès de notre action. Celle-ci deviendra plus nette, plus précise et plus continue. Des contacts plus fréquents et plus nombreux avec le public nous fourniront finalement l'occasion de faire surgir le noyau positiviste qui inaugurera dans la capitale de la France notre véritable intervention sociale et politique.

Le moment ne peut pas être plus favorable pour notre propagande. La France est déjà lasse du mouvement sceptique et antireligieux qui l'a dominée jusqu'ici; il se produit une vive réaction contre lui, sans qu'on veuille cependant revenir aux anciennes croyances; on sent le besoin de lutter contre la profonde immoralité qui a tout envahi; on aspire instinctivement à une nouvelle foi, à une nouvelle croyance capable de sauver la patrie française de l'abîme où la conduit une bourgeoisie égoïste et corrompue. Il y a encore heureusement ici beaucoup d'âmes droites et honnêtes qui gémissent sous la tyrannie qu'exercent à notre époque les pires médiocrités, et qui n'attendent que la vaillante voix d'une

doctrine de vérite et de justice pour se rallier et ressaisir leur juste ascendant social et politique.

Que les vrais et dignes organes du Positivisme paraissent, et son triomphe est assuré dans la grande ville.

Je suis loin, pour ma part, de me croire à la hauteur de la difficile mission d'apôtre de la nouvelle foi, mais le public trouvera du moins en moi les deux conditions essentielles qu'il doit exiger de ses interprètes : une entière fidélité à ses dogmes, toujours visible dans mes écrits, et une situation matérielle me permettant de soutenir la vérité avec pleine indépendance, puisque ma subsistance est exclusivement fondée sur les libres subsides de mes confrères positivistes.

L'ouverture de notre salle de conférences et l'adhésion de quelques personnes en France, me font considérer comme définitivement fondé l'Apostolat Positiviste de Paris, et dès l'année prochaine, je publierai tous les ans une circulaire rendant compte de notre mouvement.

Nos conférences étant, en vertu de nos principes, entièrement publiques et gratuites, je fais un appel pour nous aider dans nos dépenses, à toutes les personnes qui nous ont déjà manifesté leurs sympathies, ainsi qu'à toutes celles qui sentent l'importance du seul effort de notre siècle envers la reconstruction sociale et religieuse en dehors de toute théologie et de toute métaphysique. A mesure que leur concours matériel augmentera, nous pourrons fortifier et développer notre double propagande orale et écrite.

Je ferai cette année une exposition hebdomadaire de l'ensemble de la Religion de l'Humanité, d'après le Catéchisme Positiviste d'Auguste Comte, en y comprenant ses dernières conceptions, ainsi que sa théorie relative à la transition qui doit nous conduire à l'état normal.

Je publie ci-dessous le programme résumé de cette vaste exposition qui facilitera l'initiation de mes auditeurs à la doctrine de l'avenir.

La conférence d'ouverture aura lieu le dimanche 10 Descartes 104 (le 16 octobre 1892), à trois heures précises de l'après-midi, dans la salle de conférences de l'Apostolat Positiviste, 13 rue de Poissy (boulevard Saint-Germain, près la place Maubert et la Halle-aux-Vins). J'y traiterai du Positivisme en général, de sa nécessité et de ses caractères essentiels. Les conférences suivantes, qui, je le répète, sont entièrement publiques et gratuites, auront lieu tous les dimanches à la même heure.

Les dames et les prolétaires sont spécialement invités à ces conférences, car, suivant le Positivisme, ils sont les plus aptes, par le cœur et par l'esprit, à comprendre et à embrasser la nouvelle foi.

JORGE LAGARRIGUE,
(1, place de l'Estrapade).

Né à Valparaiso, le 21 septembre 1854.

Paris, le mercredi 13 Shakespeare 104 (le 21 septembre 1892).

RÉSUMÉ DU PROGRAMME

DE L'EXPOSITION DE L'ENSEMBLE DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

INTRODUCTION

Du Positivisme en général, de sa nécessité, de ses caractères essentiels.

Théorie générale de la religion.

Théorie de l'Humanité.

EXPLICATION DU CULTE

Ensemble du culte.

Culte privé.

Culte public.

EXPLICATION DU DOGME

Ensemble du dogme.

Ordre extérieur, d'abord matériel, puis vital.

Ordre humain, d'abord social, puis moral.

EXPLICATION DU RÉGIME

Ensemble du régime.
Régime privé.
Régime public.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA RELIGION

Passé fétichique et théocratique commun à tous les peuples.

Transition propre à l'Occident.

Fondation de la Religion Universelle, par Auguste Comte. Exquisse biographique du Fondateur.

Théorie de la transition organique qui doit nous conduire à l'état normal.

Discours de clôture.

APPENDICE

A

LETTRE DE M. LÉON KUN

INDIQUANT LES MOTIFS DE SA SÉPARATION DU GROUPE LAFFITTISTE

En reproduisant cette lettre, je la fais précéder de l'extrait suivant d'Auguste Comte, si décisif pour montrer la désertion finale de M. Laffitte, par le fait de son acceptation d'une chaire au Collège de France :

« Pour manifester et développer son efficacité sociale, la foi positive exigeait un sacerdoce indépendant, seul capable de faire dignement pénétrer la religion universelle chez les gouvernants et les gouvernés, en leur donnant avec opportunité des conseils décisifs.... Le nouveau sacerdoce, dont la doctrine est suffisamment élaborée, n'a plus besoin que de manifester et consolider l'indépendance sans laquelle il ne pourrait obtenir et conserver la confiance des gouvernés et le respect des gouvernants. *Afin que cette condition soit assez remplie, il doit longtemps fonder sa subsistance sur les libres subsides des vrais croyants, en repoussant toute existence officielle, et même tous les profits matériels du travail spirituel, écrit ou verbal, qui doit toujours rester gratuit.* »

AUGUSTE COMTE.

Appel aux Conservateurs, préface p. XIV.

A M. B..., à Paris.

Paris, le 18 Gutenberg, 104. — Blake.

MON CHER CORELIGIONNAIRE,

Voulez-vous avoir l'obligeance de me communiquer l'adresse de notre confrère, M. B.... J'ai l'intention d'aller le voir, comme j'ai fait pour vous, afin de lui exposer les motifs qui m'ont déterminé à rompre avec les pseudo-positivistes de la rue Monsieur-le-Prince. C'est un des rares positivistes de la deuxième génération formée à l'école pratique de Fabien Magnin, qu'on peut à bon droit croire indépendant, libre de toute compromission avec les marchands du temple.

Avez-vous reçu le magistral discours de M. Lemos, que je vous ai envoyé le lendemain de ma visite?

Vous êtes-vous procuré maintenant les lettres si décisives, si touchantes, si instructives à tous égards, si pleines de toutes les incomparables qualités de cœur et d'esprit d'Auguste Comte, adressées à MM. Dix Hutton, Henry Edger, Richard Congrève, John Fisher? Ces lettres sont toutes en français; elles ont été publiées, les premières en 1890, les trois autres en 1889 et distribuées gratuitement. Il est bien étrange de ne pas les trouver entre vos mains, vous un membre assidu et même un fonctionnaire de la rue Monsieur-le-Prince, et que vous

en ignoriez jusqu'à l'existence. Que vous apprend-on donc dans la maison d'Auguste Comte? et la *Revue occidentale*, imitant l'exemple de ses congénères en journalisme, ne sert-elle qu'à cacher au pubic les événements qu'il a le plus grand intérêt à connaître?

J'ai vu aujourd'hui M. G..., tout à fait accidentellement. Il n'a pas voulu comprendre mes arguments. Bon adepte de la bourgeoisie mercantile, il trouve qu'il faut prendre et utiliser les hommes tels qu'ils sont. Ma colère et mon indignation l'ont fait sourire; elles lui ont arraché ce mot : « On voit bien que vous êtes né sur les bords du Danube. » Était-ce une allusion « au paysan du Danube » du bon Lafontaine? Ce serait me faire infiniment trop d'honneur. C'est bien plutôt, je crois, ma qualité d'étranger qu'il voulait me rappeler, pour me faire comprendre, sans doute, que les Français sont gens trop sages, trop mesurés, trop spirituels, trop voltairiens en un mot, pour jamais donner dans de telles extravagances. C'est une note que je n'entends pas pour la première fois. Elle est bien au diapason des occupants actuels de la rue Monsieur-le-Prince. Mais passons.

Avez-vous réfléchi, mon cher confrère, à ce que je vous ai dit mardi dernier? En vrai fils d'Auguste Comte, en vrai disciple de Fabien Magnin, puissiez-vous vous soustraire aux funestes influences passagères de faux positivistes qui exploitent notre doctrine et qui ont abusé de notre trop naïve confiance dans leur fidélité à la mémoire du maître des maîtres. Il était permis de s'y tromper tant qu'ils restaient plongés dans une indolente torpeur, ou se livraient à des exercices d'amateur soit philosophiques, soit littéraires, soit socialistes. Ils organisaient, par exemple, des excursions insipides baptisées pompeusement du nom solennel de « pèlerinages » — vulgaires voyages « Cook » mis à la portée des petites bourses. Ou bien encore, depuis deux ans, offraient aux jeunes gens de la bourgeoisie, par de burlesques « lec-

tures-conférences » le moyen d'étaler soit leur vaine érudition, soit leur profonde ignorance. Ils s'occupaient de toutes sortes de choses, d'amusettes et de passe-temps agréables, excepté de la propagation directe et sans détours de la Religion de l'Humanité dont on pouvait cependant croire les continuateurs d'Auguste Comte, spécialement chargés. Ils en parlaient dans certaines circonstance. Il le fallait bien pour amuser le bon public, pour donner un os à ronger à l'auditoire de bonne foi. Ils en parlaient comme d'une chose informe ne pouvant servir pour le moment, pleine de lacunes à combler, défectueuse en un grand nombre de points, illusoire même, prématurée la plupart du temps, parfois retardant sur le siècle, parfois hors de saison, chose inachevée, en un mot, que les génies supérieurs qui ont succédé à Auguste Comte doivent d'abord compléter, mettre au point, afin de pouvoir la porter à la connaissance du public.

Je vous ai dit que je regrette amèrement les vingt années de ma vie que j'ai passées dans un tel milieu. La moitié environ de ce long espace de temps s'écoulait en une pleine confiance dans l'ardeur, la compétence, la fidélité de ce groupe envers les enseignements d'Auguste Comte. J'étais jeune alors, j'étais naïf et surtout bien ignorant. Ignorant, je le suis resté; mais j'ai vieilli de vingt ans et j'ai acquis quelque expérience. Je suis toujours ignorant, parce que M. Laffitte, quelque invraisemblable que cela puisse paraître aux personnes étrangères à la rue Monsieur-le-Prince, n'a pas de goût pour l'instruction des néophytes, lui, qui, à l'entendre, vit et meurt pour l'enseignement et dont la vie entière s'est passée, du moins en paroles, à organiser l'enseignement, rien que l'enseignement. Eh bien, mon cher Confrère, vous savez aussi bien que moi s'il y a un mot de vrai dans cette gasconnade. Jamais, à aucune époque, des jeunes gens témoignant de l'intérêt pour une nouvelle

doctrine, n'ont été aussi complètement abandonnés à eux-mêmes, moralement et intellectuellement, que ceux de notre génération qui, après la guerre franco-allemande, sont venus se ranger sous la bannière du positivisme, pour lui demander des lumières et pour se réchauffer à sa flamme. En disant que c'était là le moindre des soucis de M. Laffitte, j'exagère beaucoup. C'est un souci qu'il n'a jamais connu. Il s'est borné à faire chaque hiver des cours sur les sujets les plus divers et les plus divertissants, pleins d'érudition et de brio, mais qui ne donnent à l'auditoire qu'une idée tout à fait superficielle du Positivisme qu'ils faussent d'ailleurs dans son application et dans ses fins. Il y est souvent parlé d'Auguste Comte, convenablement parfois, mais souvent aussi pour l'amoindrir, pour le critiquer, pour faire toucher du doigt combien l'orateur est plus profond, a l'esprit plus lumineux et plus clairvoyant, combien il est supérieur au grand philosophe à qui il succède. Il se plaît surtout à faire ressortir la myopie intellectuelle du Maître — Auguste Comte n'a pas vu, n'a pas bien analysé le phénomène, a laissé échapper telle ou telle donnée — ce sont des phrases qui reviennent constamment dans ses cours. « Le disciple plus grand que le Maître » le mot que le journalisme sous le dernier règne a appliqué à Littré, d'autres journalistes, peut-être les mêmes, l'ont, en le jugeant sur ses allures, appliqué à M. Laffitte et je suis persuadé que plus d'un pseudo-positiviste de la rue Monsieur-le-Prince le pense. Moi-même dans les premiers temps de mon accession au Positivisme, je me disais dans la simplicité de mon âme : « Faut-il qu'il soit fort tout de même, M. Laffitte, pour avoir tant à reprendre Auguste Comte que d'aucuns appelaient le plus grand et le plus beau génie de toutes les époques. »

J'ai donc vu le groupe Laffittiste à l'œuvre et il y a plus de dix ans que je me suis aperçu qu'il manque d'enthousiasme et de convictions profondes. J'ai com-

mencé à m'en méfier pendant quelque temps et j'ai fini par l'abandonner virtuellement lors de la lamentable affaire de Tunisie où sa conduite m'a plongé dans la plus grande stupéfaction qu'on puisse imaginer et qui est restée pour moi une énigme insoluble jusqu'au 30 janvier dernier, date de la nomination de M. Laffitte comme professeur au Collège de France. Malgré cela, je n'ai pas suivi nos frères de l'autre hémisphère, lorsque quelque temps après et dans un langage de feu, ils le dénonçaient à l'Occident comme malfaisant et prévaricateur. J'étais surtout préoccupé alors du vain mirage de l'unité à laquelle j'ai pensé qu'il fallait tout sacrifier et qu'une tentative précédente n'avait pu rompre du moins à Paris. Je ne pouvais imaginer que cette préoccupation me conduirait à l'unité du néant, à l'unité dans le désert. Je me disais aussi que les membres du groupe de M. Laffitte ne sont évidemment pas du bois dont on fait des apôtres. Ils manquent de tout ce qu'il faut pour soulever des mondes, pour remuer une société jusque dans ses entrailles. Mais ce sont au moins de braves gens, de bons citoyens, des républicains intègres. Or il ne faut jamais demander aux gens plus qu'ils ne peuvent donner. On peut déplorer chez eux une insuffisance constatée d'intelligence ou de caractère ; on ne peut leur en vouloir.

La fournée de bureaucrates de l'année dernière, et surtout le décret du 30 janvier m'ont dessillé les yeux. La tiédeur, la nonchalance, le dilettantisme du chef et des meneurs m'ont apparu alors sous leur vrai jour. J'ai fini par comprendre ce que dans mon for intérieur je m'étais souvent demandé avec tristesse et avec appréhension, comment il se faisait que tout ce qui sortait de la rue Monsieur-le-Prince, était frappé d'une stérilité irrémédiable. Les Sud-Américains et le public de Paris avaient raison. Et c'est moi qui avais tort. Nos frères d'Amérique les « Comtistes. » comme les appelait ironiquement la *Revue occidentale*, pour bien constater qu'elle ne daigne

pas l'être, qu'elle n'est que Laffittiste, s'étant éloignés de Paris, n'étaient plus exposés au déluge des sophismes qui dessèchent le cœur et ravagent l'esprit. Ils sont aussitôt revenus à Auguste Comte et c'est eux qui ont commencé à nous le faire connaître. Le public de Paris a vu bien plus juste que moi, en dédaignant de prêter l'oreille ou de faire la moindre attention à un novateur dont l'objectif était une chaire au Collège de France (ou à l'École polytechnique, peu lui importait l'endroit) et à des régénérateurs de l'Humanité qui rêvaient de conquérir un rond-de-cuir. Oui, peuple de Paris, peuple unique au monde par ton bon sens, ton héroïsme, ton noble altruisme, fils aîné de la République et de l'Humanité, grand jusque dans tes erreurs, souvent berné et égaré, mais toujours confiant, malgré cela, en quiconque sait parler à ton cœur magnanime, fleur et fruit suprêmes, éclos au sein de la nation élue, nation bénie entre toutes, oui, peuple de Paris, avant-garde de l'Occident et de toute la Planète, tu n'as fait que leur rendre le mépris qu'ont pour toi les prétendus successeurs d'Auguste Comte et dont ils ne se cachent aucunement. Ils te préfèrent, ils l'ont dit maintes fois et dans les circonstances les plus diverses, le paysannat, égoïste, froid, calculateur, qui en effet est bien plutôt fait à leur image que ta généreuse insouciance, ton ardeur chevaleresque, tes sublimes élans, ton audace et tes emportements.

Je vous ai dit que je n'ai connu dans ce milieu que deux hommes vraiment éminents et qu'à cause d'eux je ne considère pas ces vingt années de ma vie comme complètement perdues, ce sont Fabien Magnin et le D[r] Robinet. Ils ont gardé tous deux, la puissante empreinte de la griffe d'aigle d'Auguste Comte et comme un reflet de l'immortelle génération de 92 dont ils sont les dignes fils. Ce sera le bonheur de ma vie d'avoir pu approcher de tels hommes qui, rares à toutes les époques, le sont particulièrement dans cette deuxième moitié du débile

XIX[e] siècle. Eh bien, ces deux hommes n'ont pu donner la mesure de ce dont ils étaient capables. Ils étaient trop mal entourés. Au lieu de les seconder, de les soutenir, de les suivre, de s'inspirer de leur exemple et de leur enseignement, on arrêtait leur marche, on leur suscitait des entraves, on empêchait leurs mouvements autant qu'on le pouvait, — nous en avons tous été des témoins attristés — et l'on a fini par les éliminer de la rue Monsieur-le-Prince, notre pauvre M. Magnin, bien des années avant sa triste mort, la mort d'un désespéré, le Dr Robinet il y a plus de dix ans. Malgré cela, l'œuvre seule de ces deux hommes survivra à tout le fatras boursouflé, au verbiage vide, aux programmes mensongers, aux belles promesses sans lendemain qui remplissent les trente-cinq années écoulées depuis la mort d'Auguste Comte.

Je vous ai parlé de la *Revue occidentale*, journal pernicieux entre tous et que j'ai cessé de recevoir depuis bien des années. Outre les inconvénients inhérents à tout journalisme, il incite les jeunes gens, sachant à peu près tenir une plume, à se livrer à de stériles exercices de style et à en gratifier le public, au lieu de consacrer leurs loisirs et leurs veillées à l'étude du Maître pour se rendre aptes à la propagande, la seule chose qu'on soit en droit de demander à de jeunes positivistes. Du temps où je le lisais, ce journal faisait sa cour aux puissants du jour, aux distributeurs des emplois, sous prétexte d'appliquer la doctrine d'Aug. Comte aux événements du jour. En est-il de même aujourd'hui? C'est fort probable. Il est nuisible, en grossissant démesurément les faits et gestes du moindre positiviste, qu'il porte ensuite aux quatre coins du monde comme autant de hauts faits dignes d'être relatés par Plutarque. Encourager ces modestes pionniers par l'exemple partant de la métropole humaine, les servirait bien mieux que le bruit intempestif fait autour de leur activité, honorable sans doute, mais tout à fait secondaire. Ce qui importe avant tout, c'est de conquérir Paris, la Cité

sainte; l'Occident tout entier emboîtera le pas derrière sa glorieuse initiatrice. Je dis l'Occident tout entier, y compris l'Italie et la Germanie, quoi qu'on en dise rue Monsieur-le-Prince. Sans parler du 18 mars que les prolétaires de tous les pays semblent vouloir adopter comme un mouvement précurseur de leur émancipation, voyez l'exemple de 1848. Le canon de février a ébranlé l'Europe entière jusque dans ses fondements, il a allumé dans l'âme de toutes les nations de l'Occident un délire de rénovation et d'affranchissement que les doctrines régnantes d'alors étaient malheureusement impuissantes à diriger, encore moins à satisfaire. Le public valait mieux que ses chefs. Combien est profond le changement survenu en Occident au bout de deux générations à peine, si l'on compare les luttes fratricides qui suivirent l'explosion française avec l'écho que la chute de la monarchie bourgeoise à Paris y a trouvé et qui s'est répercuté de proche en proche jusqu'à ses confins les plus éloignés, jusqu'à la Hongrie catholique, légiste, féodale, jusqu'à la Prusse piétiste, militaire et non moins féodale. Spectacle bien fait pour nous consoler des tristesses et des amertumes des jours présents et pour nous encourager dans la poursuite de la régénération morale et mentale qui devait être l'œuvre de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Le siècle va disparaître et l'œuvre de salut, hélas! n'est pas encore commencée. Je me suis laissé emporter par le sujet, revenons à la *Revue occidentale*. J'en dirai, pour en finir avec elle, que ce journal sert surtout à cacher le néant de la propagande, l'absence absolue de toute action à Paris. On fournit au positiviste du dehors des articles de journaux pour l'empêcher de voir que derrière les 1 200 pages annuelles de littérature malsaine qui encombrent son cerveau et sa bibliothèque, il n'y a rien, rien, rien.

Je vous ai dit qu'après avoir crié très fort, après avoir protesté avec véhémence contre les gouvernements monarchiques de l'Europe qui se livraient à des conquêtes,

les pseudo-positivistes de la rue Monsieur-le-Prince se sont tus pour leur propre compte sous le fallacieux prétexte de « l'Italie qu'on voit et de l'Italie qu'on ne voit pas » et aussi « parce que les positivistes ont mieux à faire que de protester, de s'abandonner à de vaines récriminations ou à une stérile opposition ». Ils en sont venus à encourager du geste et de la voix, dans un but, qui, alors, était inavouable, les parlementaires de leur pays qui, chaussant à leur tour les bottes de la politique monarchique et théologique, poursuivirent sous couleur de civilisation et de progrès (ils invoquaient même, en blasphémant, le nom de l'Humanité) des conquêtes particulièrement odieuses, parce qu'elles n'offrent aucun danger pour l'agresseur et n'ont d'autre destination que l'infâme exploitation mercantile de populations plus faibles militairement. On a entendu alors opposer la nouvelle politique « positive » à l'ancienne politique des sentiments. Des gens se disant positivistes, parlaient de « débouchés » à ouvrir. Ils osaient même parler de « se faire la main » et du respect que leur pays impose au monde depuis lors. En réponse au violent mécontentement qui éclatait à l'époque dans quelques âmes isolées, M. Laffitte disait qu'il laissait chacun libre de penser ce que bon lui semblait de la campagne entreprise contre les terribles Kroumirs qui menaçaient la sécurité et le repos de la République Française ; mais que lui aussi, après tout, avait le droit d'avoir une opinion particulière et qu'il entendait garder sa liberté de penser à laquelle voulaient attenter le Dr Robinet surtout, et à sa suite le Dr Dubuisson, M. Cons et M. Laporte. Je me plais à rendre hommage à ces hommes qui se sont grandement honorés par leur sainte révolte contre tant de turpitude.

Je vous ai parlé aussi du relativisme de M. Laffitte et de ses amis, poussé au point de laisser envahir la maison d'Auguste Comte par une bande organisée de malandrins. Ils y dominaient en maîtres et en tenaient éloignés les

honnêtes gens à qui ce contact répugnait. Ils seraient peut-être encore à l'heure qu'il est rue Monsieur-le-Prince — le directeur du positivisme leur témoignait une affection et une indulgence toute particulières au milieu des combats homériques qui s'y livraient entre la bande, ses victimes, et l'élément sain et honnête, — mais ils ont trouvé heureusement une scène plus vaste et surtout plus productive pour leur genre d'activité et ils se sont décidés à se retirer spontanément de la Société positiviste. Autrement on aurait eu le réjouissant spectacle de régénérateurs du peuple logés à Mazas. Ces aigresfins de la basse-finance vont, comme vous savez, passer prochainement en police correctionnelle. Il serait dommage de taire que c'étaient les plus fermes soutiens de la politique coloniale, de l'article 7, de la guerre au cléricalisme, du kulturkampf de M. de Bismarck, ennemis déterminés de la suppression des budgets théoriques, en un mot les séides de la plus pure doctrine de la rue Monsieur-le-Prince, ce qui explique leur intronisation dans la place et leur haute influence, qui paraissait indestructible. Ils s'acharnaient avec rage après M. Magnin, après le Dr Robinet qui n'étaient pas aussi « relatifs » que les autres bons apôtres et dont il fallait se débarrasser comme étant des gêneurs incommodes. « Relatif » c'est là le vocable magique que les prétendus successeurs d'Auguste Comte vous jettent à la tête chaque fois qu'il est question de choses condamnées par lui ; on n'est pas assez relatif quand on condamne la guerre (depuis quelque temps on les entend même souvent parler, à l'instar de feu le maréchal de Moltke, du rôle social de la guerre), le parlementarisme, l'enseignement donné par l'État, la persécution pour cause d'opinion ou de religion. Tout cela a changé depuis la mort d'Auguste Comte, et s'il revenait ou s'il était encore là, il se dépouillerait de ses vieilleries pour entrer dans la peau de ces messieurs.

Je vous ai dit que même parmi les républicains restés

à l'état démocratique il a toujours été mal vu, que quelqu'un se mette en avant pour se hisser dans les emplois publics. Celui-là est un traître, disait-on de lui, ce n'est pas notre cause qu'il défend, il n'est mû que par un vil intérêt personnel. Une des fins d'Auguste Comte était précisément de détruire la bureaucratie et la paperasserie, ce chancre rongeur au flanc des sociétés occidentales. Il voulait verser dans le prolétariat ces légions innombrables d'employés inutiles et encombrants. Le prolétariat trouvera en eux des chefs qui lui manquent actuellement. Au lieu d'être une charge accablante et stérile pour le corps social, ils pourront ainsi rendre de grands services. Je vous le demande, que doit-on penser de positivistes qui se moquent à tel point des instructions les plus formelles de leur Maître, qui se déclassent avec une telle aisance, sollicitent des sinécures, qui n'ont pas craint de donner un tel exemple aux jeunes positivistes. La rue Monsieur-le-Prince ne sera-t-elle bientôt composée que de fonctionnaires?

Gouvernementaux par essence, les positivistes sont plus exposés que n'importe quelle autre secte ou parti aux faciles séductions de gouvernements malavisés qui croient se renforcer en leur offrant des faveurs et des places, tandis qu'en réalité ils ne font ainsi qu'annuler ou paralyser une force susceptible d'exercer ou d'acquérir une influence aussi salutaire que féconde sur les gouvernés. Un positiviste ne doit-il pas à tout prix rester dans la vie civile, à l'atelier ou au bureau? Certes, une telle existence est souvent pénible, surtout à Paris, pleine d'amertume et fréquemment sans lendemain. Mais n'est-ce pas une obligation sacrée pour nous de la conserver quand même, dussions-nous y périr, alors que nos frères qui nous valent bien, tant moralement qu'intellectuellement, y sont plongés, bien plus à plaindre. Il leur manque, en effet, les horizons qu'Auguste Comte nous a ouverts sur un radieux avenir. Ils n'ont pas, comme nous, la certitude que nos descendants auront la vie plus heureuse et plus douce, certitude qui peut et qui doit nous consoler et nous soutenir dans les épreuves auxquelles nous sommes exposés. Si nous désertons le poste d'honneur où nous sommes placés, quelle action pourrons-nous avoir sur ceux qui restent et que nous avons lâchement abandonnés. Nos camarades n'auront-ils pas le droit de nous dire : « Vous ne valez pas plus que les autres. Vous êtes même plus indignes et plus incapables de nous servir de chefs. Vos principes, votre doctrine, vous défendent de vous servir de votre ascendant pour des fins particulières; vous les violez impudemment. Quelle confiance pouvons-nous avoir en vous? » Monsieur G... me dit bien que ces positivistes acquérant plus de loisirs, pourrons rendre plus de services. Je n'en crois pas un mot. On n'a pas encore vu jusqu'ici des bureaucrates se consacrer à régénérer le monde. C'est un spectacle qu'on ne verra pas de longtemps. On oublie vite les meurs-de-faim qu'on a côtoyés jadis, quand on peut se prélasser dans une prébende. La nature humaine, si tristement vulgaire, est ainsi faite. En outre, des positivistes n'ont-ils pas mieux à faire que de s'occuper de travaux de statistique, même ouvrière? Ne doivent-ils pas laisser cette besogne subalterne à des manœuvres de la plume qui seraient incapables de faire autre chose.

Vous m'avez demandé ce qui serait advenu du Positivisme, si M. Laffitte n'avait pas été là pour faire ses cours d'hiver. Je vous répondrai avec mon peu de lumières : la plus grande catastrophe qui, au XIXe siècle, ait frappé le genre humain, et qui ne sera peut-être jamais assez réparée, est la mort prématurée d'Auguste Comte. Le plus grand malheur qui soit arrivé jusqu'ici à la suite de cette mort à jamais déplorable est la nomination de M Laffitte, grâce au prestige pédantocratique, au poste bizarre de « Directeur du Positivisme ». Voilà ce qui serait arrivé sans cette calamité publique. L'œuvre d'Auguste Comte

est déposée dans ses ouvrages imprimés, ses papiers, ses lettres. Les traditions orales ont été transmises par les disciples restés fidèles et qui ont droit à une juste immortalité : Fabien Magnin, Dr Robinet, Lonchampt (je ne parle que des disciples que j'ai connus personnellement), et aussi par le disciple Pierre Laffitte. Si ce dernier n'avait pas été investi si malencontreusement de sa funeste prépondérance, l'influence des autres disciples aurait pu s'exercer avec plus de poids, de durée et d'intensité au plus grand profit de la génération présente et des générations à venir : ils n'auraient pu être subalternisés, paralysés dans leurs mouvements et dans leur action et finalement éliminés, les uns après les autres. En supposant que ces trois hommes, disciples particulièrement affectionnés du Maître et d'autres que je n'ai pas ou peu connus, n'aient pu parvenir à exercer une action quelconque sur le public, que serait-il arrivé? Cette supposition est tout à fait inadmissible à mes yeux, vu les éminentes qualités de cœur, de caractère et d'esprit de ces disciples et la noble activité *altruiste* au moins des deux premiers. Mais supposons l'impossible, que serait-il arrivé? Nous en serions au point où Auguste Comte a laissé son œuvre en 1857, tandis que M. Laffitte, au point de vue politique, moral et religieux, c'est-à-dire sous le rapport qui seul importe socialement, l'a fait rétrograder jusque avant 1830.

Voyez la notice du Dr Robinet, si remarquable par le noble enthousiasme, la chaleur vivifiante, le ton de fidélité et de soumission envers l'œuvre entière, y compris les dernières conceptions du Maître, qui doivent la rendre chère à tout cœur positiviste. Depuis, rien de ce qui est émané de ce groupe ne porte le cachet de respect filial envers la Grande Mémoire, de l'humilité et de l'amour sans bornes qui doivent remplir les fils d'un tel Père. Ils sont toujours allés en se corrompant, en se desséchant et je ne peux me représenter ce que la *Revue occidentale*

doit contenir depuis dix ans de platitudes ou de banalités. Mais je vais plus loin. Si le Positivisme, depuis trente-cinq ans, n'avait pas eu de conférencier attitré, l'infiltration d'Auguste Comte dans le public se serait faite par son poids propre, d'une façon plus forte et plus pure, sans l'alliage hétérogène avec le vil métal que M. Laffitte y a mêlé. Il y a des gens qui, attirés uniquement par les cours de M. Laffitte, ne seraient pas venus rue Monsieur-le-Prince. Moi-même, peut-être n'y serais-je pas allé. Où serait le mal? Je vous le demande. En quoi l'Humanité aurait-elle pâtie, s'il y avait eu dans le monde un certain nombre de demi-positivistes, de quarts de positivistes en moins? Car vous n'ignorez pas — personne ne peut plus l'ignorer — que M. Laffitte, dans sa longue, trop longue carrière, n'a pas formé un seul positiviste, pas un seul.

A propos de l'infiltration silencieuse des idées d'Auguste Comte dans les cerveaux, j'ai entendu une observation fort judicieuse de M. Isidore Finance, je ne sais si elle a été faite originellement par lui. Il a comparé, dans une réunion publique, les républicains de 1848 avec les républicains du lendemain de la guerre franco-allemande. La deuxième République a fait bénir ses arbres de liberté par le clergé — elle était déiste — la troisième République était athée en naissant. Ce phénomène ne s'est pas produit tout seul, il ne provient pas de la lune. A qui peut-on attribuer ce changement, bien insuffisant sans aucun doute, mais profond, survenu au bout de vingt ans dans la mentalité d'une nation, si ce n'est à Auguste Comte qui s'emparait ainsi du cerveau de la France pendant que régnait le tyran. M. Laffitte n'y était pour rien. Son groupe, et pour cause, a fait le mort sous l'empire. Il était profondément ignoré du public et réduit aux quelques disciples laissés par Auguste Comte. Nous autres nouveaux ne sommes venus en nombre qu'après la Commune. Pour le plus grand malheur de la France et de l'Humanité, M. Littré dont la renommée

remplissait l'Europe qui, lui, avait une grande influence sur ses contemporains, acquise par les bribes d'Auguste Comte qu'il mêlait à sa prose laborieuse, avait jeté le discrédit sur la « Politique Positive ». On ne la lisait donc pas encore. On se bornait à la lecture de la « Philosophie » ce qui explique que les républicains ne sont guère allés au delà d'une émancipation théologique, souvent stérile et même nuisible si elle n'est pas accompagnée par son correctif, la Religion de l'Humanité.

Depuis les choses ont changé de face. Les autres œuvres d'Auguste Comte aussi se sont épuisées, la « Politique » a été réimprimée. On la lit donc ; elle a pénétré dans la mentalité occidentale et j'espère, mon cher Confrère, que cet hiver, lorsque pour la première fois depuis la mort d'Auguste Comte, on en fera un exposé complet, scrupuleusement fidèle, exact, sans réticences, sans sophismes, sans la critiquer, sans chercher une occasion de briller par des traits d'esprit ou de faire valoir son érudition, mais surtout sans s'en faire un piédestal pour y asseoir la supériorité du disciple sur le Maître, j'espère, dis-je, que les germes déposés par la diffusion des œuvres d'Auguste Comte donneront une riche et abondante moisson; j'espère que la bonne parole, forte, virile, véridique surtout, réveillera enfin le peuple de Paris de la langueur où l'ont plongé les massacreurs, les charlatans, le journalisme semant l'ineptie et la corruption, la tribu sans vergogne des candidats aux emplois dépendant de la faveur publique, qui n'a pas son pareil dans l'art de verser le poison subtil des promesses décevantes dans l'oreille attentive du bon peuple.

Voici une autre preuve de l'infiltration grandissante d'Auguste Comte : J'ai communiqué, en 1875 ou 1876, dans une séance de la Société Positiviste, à laquelle vous avez peut-être assisté, un rapport de l'administrateur de la Bibliothèque nationale de Paris, publié à cette époque dans le *Journal de la Librairie*. Ce rapport donnait par

ordre de rang, le nom des auteurs demandés le plus fréquemment dans la salle publique de lecture. Je l'ai déposé entre les mains de M. Laffitte, et je n'en ai plus entendu parler depuis. Si j'ai bonne mémoire, Auguste Comte venait en troisième rang. Dans tous les cas, il était un des auteurs le plus fréquemment demandés. Vous voyez, par ce fait, que le public, comme cela a lieu d'ailleurs à toutes les époques de trouble et de révolution, vaut mieux que ses chefs, aussi bien politiques que théoriques, ou, pour me servir de la langue positiviste, que ses chefs temporels et spirituels. Il est, de plus, tout à la paix et à l'industrie, dans tout l'Occident, ce qu'on ne peut pas dire de tous les gouvernements. S'il n'est pas positiviste, c'est notre faute. Nous ne l'avons pas été et nous ne le sommes pas assez.

Certains se réjouissent que M. Laffitte soit maintenant renté plus abondamment qu'il ne l'a été jusqu'ici. Je comprends ce sentiment de la part d'amis personnels; il ne peut s'agir là de positivistes. Les rentes de M. Laffitte, n'ont rien à voir avec le progrès, la stagnation ou le recul de notre doctrine. Je reconnais que le subside de M. Laffitte a toujours été insuffisant. Cela ne m'étonne plus maintenant et M. Laffitte aurait dû voir, dans ce refus de concours persistant depuis trente-cinq ans, un avis que le public ne prenait pas son rôle au sérieux. Il aurait dû chercher fortune ailleurs. Je vous donnerai l'exemple de ma souscription. Depuis vingt ans que je connais le Positivisme, je n'ai pas augmenté les cent sous mensuels que je versais au subside. Ma situation matérielle s'étant améliorée depuis, quoique toujours modeste, mes charges personnelles ayant diminué, il m'aurait été possible d'augmenter le taux de ma contribution. J'y ai souvent pensé; je ne l'ai pas fait, parce que la direction de M. Laffitte ne me satisfaisait pas, quoique je sois toujours resté affilié à son groupe, du moins d'une façon nominale et passive. Je croyais avoir contracté une obli-

gation envers M. Laffitte ; j'aurais donc continué, quoi qu'il arrive, à la verser. Je la supprime maintenant, bien entendu, puisqu'il n'en a plus besoin. Combien d'autres ont dû se trouver dans ma situation d'esprit ou dans une situation analogue? Et que va devenir maintenant le subside institué par Auguste Comte, puisqu'il est désormais sans objet, le successeur et ses amis étant libéralement inscrits sur le budget du gouvernement paternel de la République française. Va-t-on nous dire aussi qu'Auguste Comte a varié d'opinion à ce sujet, comme il a varié au sujet de la *Revue occidentale* et qu'il est bien permis, à un disciple, de s'arrêter à l'une ou l'autre des opinions successives de son Maître. Ne préjugeons rien, laissons l'avenir et M. Laffitte faire leur œuvre.

Je vous ai dit, mon cher Confrère, en terminant notre entretien, que je n'écouterai plus désormais les prétendus continuateurs et augmentateurs d'Auguste Comte, qui ne font au fond que le diminuer, le falsifier, l'abaisser à leur niveau moral et intellectuel. L'unique critérium d'un positiviste ne peut être que la parole même d'Auguste Comte. Tous ceux qui se mettent en contradiction avec elle, tout en se proclamant des disciples, chargés de propager le Positivisme, ne méritent qu'une qualification dont les stigmatisera la postérité : ce sont des imposteurs.

L'image vénérable et chérie de mon maître bien-aimé, Fabien Magnin, toujours présente à mes yeux, toujours vivace dans mon cœur, m'apparaît plus souvent depuis que je vois plus clair dans les affaires du Positivisme. Il me semble, à certains moments, entendre sa voix inoubliable, m'encourageant :

« Allez de l'avant, dites à tous ceux que vous croirez fidèles, sincères, désintéressés, embrasés uniquement par l'amour sacré de l'Humanité, comme l'était Auguste Comte, mon Maître, comme je l'étais moi-même, dites-

leur que nous avons été trahis, qu'on a laissé péricliter notre œuvre, qu'on s'en sert, hélas, pour assouvir de vulgaires appétits. Dites-leur qu'il n'y a plus un seul positiviste rue Monsieur-le-Prince, que le domicile sanctifié est occupé par des trafiquants, qu'il faut leur arracher le drapeau qu'il ont mené au déshonneur. Dites-leur qu'on a éliminé successivement tous les disciples de la première génération, qu'on a fini par détruire la Société Positiviste créée par Auguste Comte et qui, à ce titre seul, devait être une institution sacrée aux yeux de tout vrai positiviste, à laquelle il était défendu de toucher sous peine de forfaiture ; qu'on a mis à sa place une prétendue Société d'enseignement positiviste populaire supérieur, aussi grotesque que nuisible, qui n'enseigne rien, n'a rien à enseigner si ce n'est la manière de se faufiler dans la bureaucratie, sans titres, à un âge où le citoyen ne peut avoir rendu ces services à la République ou à l'Humanité, que les pouvoirs publics ont quelquefois le devoir de récompenser. Et aussi un Cercle de Prolétaires, plus nuisible encore si c'est possible, parce qu'il détourne de la vraie solution la seule classe qui soit spontanément favorable au Positivisme, en confinant ses membres dans de misérables préoccupations matérielles ou même exclusivement financières qu'il est d'ailleurs radicalement impossible de faire aboutir, si on les sépare de la solution du problème humain tout entier, dont on ne peut séparer les divers aspects. « Il n'y a pas de synthèse partielle ». Telle est la formule d'Auguste Comte, que, durant ma vie, j'ai peut-être répétée le plus souvent. Que doit-on penser de l'aberration vraiment étrange, où sont tombés des prolétaires voulant s'inspirer du Positivisme, lorsque dans leur réunions périodiques, ils mettent à l'ordre du jour, d'une façon permanente, la lecture de journaux socialistes, alors qu'Auguste Comte a formellement défendu d'alimenter, soit par la lecture, soit par la collaboration, le journalisme qu'il a demandé à ses disciples d'extirper comme

on doit faire d'une plante vénéneuse. Quel profit des prolétaires positivistes peuvent-ils tirer d'une lecture aussi corrosive que stérile, alors qu'ils ignorent les sources vives de tout savoir, c'est-à-dire les ouvrages d'Auguste Comte? N'est-ce pas de la démence? Serait-elle voulue? Dites-leur que lorsque, de mon vivant, j'ai autorisé la création d'un Cercle de Prolétaires et que j'ai même assisté à ses séances, moi, Président perpétuel de la Société Positiviste, c'était uniquement dans le but de pouvoir participer aux congrès ouvriers qui offraient alors quelque intérêt et auxquels les délégués de la Société Positiviste, cette Société étant composée aussi de bourgeois, n'auraient pas été admis. C'était donc une institution passagère, d'une utilité temporaire. Les congrès ouvriers ont perdu depuis longtemps tout intérêt comme toute importance, ils ne sont plus aussi exclusifs dans l'admission des délégués, les positivistes ont d'ailleurs cessé de s'y faire représenter, le cercle aurait donc dû disparaître depuis longtemps comme aussi inutile que nuisible.

« Dites-leur qu'un positiviste ne doit avoir qu'une passion violente, exclusive, ardente, au service de laquelle il faut jalousement tout faire plier, amitiés, fortune, renommée; une préoccupation unique, primordiale, qui doit dominer tout ce que leur âme peut renfermer d'aspirations et de désirs, fussent-ils des plus recommandables. Dites-leur que la gloire d'Auguste Comte doit être leur unique souci. Qu'ils doivent rester sourds aux clameurs intéressées de pygmées qui ont l'impudeur de corriger, émonder, allonger, mettre au courant, en d'autres termes, voiler, défigurer, aux yeux du peuple de Paris, — en quoi hélas! ils n'ont que trop bien réussi — l'œuvre géante du cœur le plus tendre et le plus aimant, du cerveau le plus fécond et le plus puissant que notre espèce ait encore produit jusqu'ici, œuvre qui constituera certainement à

travers tous les siècles à venir, les colonnes d'Hercule de l'esprit humain. »

Je vous souhaite, mon cher Confrère, de croître toujours en fraternité, vénération et dévouement.

Signé : Léon Kun, employé de commerce,
(35, rue de l'Abbé-Grégoire.)
Né à Pápa (Hongrie) le 21 novembre 1845.

B

M. Pierre Laffitte, dans sa circulaire de cette année, a eu l'impudence de dire qu'au Brésil il n'y a pas de noyau positiviste organisé, lorsque tout l'Occident, depuis dix ans, lit les admirables circulaires annuelles du directeur de l'Apostolat positiviste du Brésil, M. Miguel Lemos, rendant compte des étonnants progrès que fait notre foi dans ce grand pays. Pour tromper son public et lui faire croire qu'il a des partisans au Brésil, M. Laffitte cite les noms de quelques Brésiliens qui ne sont nullement positivistes. De plus, il qualifie de coreligionnaire M. Bhering qui s'était approché accidentellement de lui, lorsqu'il n'était pas encore converti à notre foi et qui, aussitôt qu'il le fut, s'écarta à jamais de ce sophiste, dont il avait pu apprécier, même avant, la complète infidélité envers la doctrine et la mémoire du Maître. Voici la lettre que M. Bhering vient de nous adresser à ce sujet :

A M. Jorge Lagarrigue.

« Mon cher Confrère,

« Au commencement de l'année dernière, j'eus quelques contacts avec le groupe soi-disant positiviste qui se

réunit dans la maison de notre Maître sous la présidence de M. Pierre Laffitte. Mon état cérébral ne me permettait pas alors malheureusement d'apprécier à leur juste valeur les graves motifs qui avaient porté l'Apostolat positiviste du Brésil à se séparer de ce groupe pour le bien de notre patrie.

« Ayant fait la promesse de fournir des indications sur quelques décrets de l'illustre Benjamin Constant, destinées à être insérées dans la *Revue occidentale*, j'acceptai naïvement l'invitation qu'on me fit d'assister à une des réunions des mercredis. M'étant bientôt aperçu du caractère égoïste de ce groupe et de sa complète infidélité au Maître, je m'écartai de lui, interrompant ma souscription à la *Revue*, seule contribution que j'ai faite à cette association de pédantocrates.

« Comme les termes dans lesquels M. Laffitte parle, dans sa dernière circulaire, du mouvement positiviste au Brésil, laissent entrevoir que je méconnais comme lui l'existence du noyau brésilien, dont cependant les actes rappellent ceux des premiers apôtres du catholicisme, je tiens à vous déclarer, mon cher Confrère, que je reconnais l'autorité spirituelle de l'Église positiviste du Brésil, et que je m'efforcerai dans la mesure de mes facultés, de l'appuyer dans sa difficile mission régénératrice.

« Salut et fraternité,

« Francisco Bhering,
(7, rue de Tournon)
« Né à Uberaba (Brésil) le 1er janvier 1867.

« Paris, le 12 Shakespeare 104 (le 20 septembre 1892). »

25589. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

PUBLICATIONS POSITIVISTES

On peut recevoir gratuitement les suivantes (sauf les frais de poste sous-indiqués) en les demandant à M. Jorge Lagarrigue, *à Paris*, 1, *place de l'Estrapade.*

Auguste Comte : *Circulaires annuelles* (0 fr. 30); — *Lettres à Henry Edger et à John Metcalf* (0 fr. 10).

Dr Audiffrent : *Le Temple de l'Humanité*, 1885 (0 fr. 05); — *Circulaire exceptionnelle*, 1886 (0 fr. 10); — *Lettre à M. Miguel Lemos* 1887 (0 fr. 05).

Miguel Lemos : *L'Apostolat positiviste au Brésil. Circulaires annuelles* : Année 1883 (0.15); — 1884 (0.15); — 1885 (0.05); — 1886 (0.05); — 1887 (0.05); — 1888 (0.10); — 1889 (0.15). — *Pour notre Maître et notre Foi. Le Positivisme et le sophiste Pierre Laffitte*, 1889 (0.10); — *Notice sommaire sur l'organisation de l'Église positiviste du Brésil* (0.05).

R. Teixeira Mendes : *La Philosophie chimique, d'après Auguste Comte*, 1887 (0.35).

Jorge Lagarrigue : *Lettres sur le Positivisme et sur la mission religieuse de la France*, 1886 (0.35); — *La Dictature républicaine, d'après Auguste Comte*, 1888 (0.10); — *Avertissement de l'édition apostolique du Catéchisme positiviste*, 1891 (0.05).

EN VENTE

AU SIÈGE DE L'APOSTOLAT POSITIVISTE, 13, RUE DE POISSY
ET CHEZ M. LAGARRIGUE, 1, PLACE DE L'ESTRAPADE

Catéchisme positiviste, ou *Sommaire exposition de la Religion universelle*, par Auguste Comte. Paris, 1891. Édition apostolique, augmentée de cinq tableaux et de nombreuses notes rédigées par M. Miguel Lemos, d'après les derniers ouvrages de l'auteur. 3 fr.

Le Vrai et le Faux Positivisme, par Jorge Lagarrigue. Paris, 1892. . . . . » 50

L'Apostolat positivisme au Brésil (année 1890). *Dixième Circulaire annuelle*, par Miguel Lemos. Rio-de-Janeiro, 1892. 1 fr.

25 589. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.



